NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

119 N° 2 April-June 1997

Le coeur, sacrement du Nom

Vladimir ZIELINSKY

p. 236 - 251

https://www.nrt.be/en/articles/le-coeur-sacrement-du-nom-797

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le cœur, sacrement du Nom

1. «Ôte les sandales de tes pieds»

On constate que, dans l'approche du sacré comme dans l'entrée dans le mystère, une fraternité se réalise. Les grands priants se reconnaissent aux portes du mystère, quand l'homme ressent son Dieu de manière si proche, si pleine et envahissante qu'il ose parler de leur unité: le «je» s'unit avec le «Tu» éternel. Ce témoignage est commun à tous ceux qui ont éprouvé ce contact et connu cette expérience indicible.

Dans ses hauteurs, la prière orthodoxe connaît de tels états. Mais ceux qui les ont expérimentés ne les souhaitent à personne, car il s'agit d'un combat plus que d'une exubérance et d'une extase. Ils ne les crient pas sur les toits; plus souvent ils les cachent et en ont honte. Ainsi en est-il pour saint Maxime, selon le récit rapporté dans *La Philocalie*:

> Un jour saint Grégoire le Sinaïte rencontra saint Maxime et lui demanda: «Je t'en prie, Père vénérable, dis-moi si tu tiens la prière intelligente.» Celui-ci, baissant un peu la tête, répondit: «Je ne veux pas te cacher le miracle de la Très Sainte Mère de Dieu. Depuis ma jeunesse j'ai eu une foi très grande en elle et l'ai priée avec mes larmes pour qu'elle m'obtienne la grâce de la prière intelligente. Un jour, je suis venu à l'église, selon ma coutume, je l'ai priée avec la tendresse infinie de mon cœur. Lorsqu'après je baisai l'icône de son image, j'ai ressenti dans ma poitrine une tendresse particulière et un feu émanant de la sainte icône. Ce feu ne me brûlait pas, il m'irriguait et procurait douceur dans mon cœur. À partir de ce moment mon cœur a commencé à dire la prière et mon esprit s'est réjoui en faisant mémoire de mon Seigneur Jésus-Christ et de ma Reine, la Très Sainte Mère de Dieu. Mon cœur demeure toujours dans cette mémoire et jamais la prière ne tarit ni ne s'interrompt. Pardonne-moi[1].

«Pardonne-moi», mon frère. Mais d'abord: pardonne-moi, mon Dieu. Pardonne-moi la grâce de cette unité ineffable avec Toi, dont je ne suis pas digne.

---

1. *La Philocalie*, Paris, YMCA-Press, 1988, vol. 5, p. 473 (en russe). Cf., en français, *Philocalie des Pères neptiques*, édit. J. TOURAILLE, Paris, Desclée de Brouwer/J.-C. Lattès, 1995, 2 vols, 692 et 890 p.

Une chose frappe avant tout dans l'homme de prière: comblé des dons de Dieu, il craint de les recevoir. Il est toujours trop petit pour le mystère qui vit en lui. Même dans les hauteurs inaccessibles de son expérience, il reste le plus humble des mortels. Saint Éphrem le Syrien l'exprime dans sa prière: «Modère les ondes de Ta grâce, Seigneur.» Et le même Éphrem, dans une prière de pénitence que récitent chaque jour les chrétiens orthodoxes durant le carême: «Donne-moi la grâce de voir mes péchés et de ne pas condamner mon frère.» De telles paroles proviennent de l'insupportable intimité avec Dieu, qui est faite de joie surabondante mais aussi d'une vraie douleur dépassant parfois les forces humaines. L'âme en prière est en effet unie à son Seigneur tout en étant séparée de lui. Elle souffre de son indignité devant Dieu, de son impossible voisinage avec l'Inaccessible qui la remplit de lumière.

«Ôte les sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte» (*Ex 3*, 5). Le buisson ardent évoque la descente du Dieu vivant dans l'âme. Les sandales qu'il faut ôter sont les chaussures et les vêtements de ce monde, collés à nos coutumes et à nos modes de vie, habitués à notre nature pécheresse. Dieu nous appelle à nous dégager des coquilles extérieures et intérieures qui nous protègent et assurent l'intégrité de notre «moi». Ce travail d'arrachement, d'écorchement, est toujours douloureux. Il s'appelle *metanoia*: détachement de soi, conversion de l'esprit, pénitence ou repentir.

«Le repentir», dit saint Isaac le Syrien, «convient toujours et à tous, aux pécheurs comme aux justes qui cherchent leur salut. Jusqu'au moment de la mort le repentir ne saurait être achevé, ni dans sa durée, ni dans ses œuvres.»

2. Le repentir de la conscience et le repentir du cœur

Or le monde, même le monde chrétien, comprend le repentir tout autrement que la tradition ascétique de l'Orient. Celle-ci reconnaît dans le repentir plusieurs degrés. Le premier degré est accessible à tous, c'est le repentir moral, le repentir devant la loi «naturelle», inscrite dans les cœurs, comme l'exprime Paul dans l'épître aux Romains. La conscience humaine entend la Parole de Dieu et la présence de cette loi-Parole inscrite sur le cœur constitue la condition humaine au sens propre.

La religion «révélée» reconnaît et développe cette loi «innée», l'éclairant par la présence du Dieu personnel qui découvre son visage dans la conscience, se dévoile, se laisse déchiffrer et interpeller comme ce «Tu» caché au fond de nous-même. Rencontre

qui est aussi révélation de la distance. Une des paroles-clés est alors: «j'ai péché devant ta loi». Il s'agit là du point de départ sur la route du repentir.

Car après le repentir moral suit, au niveau plus profond, le repentir ontologique. Cet aspect du repentir est par excellence le domaine de l'orthodoxie. C'est là qu'il faut chercher sa force, ses racines, son mystère au sens propre, qui commence avec l'énigme que la raison humaine n'est pas capable de résoudre: pourquoi cet acharnement de la pénitence, qui dépasse toutes les frontières du compréhensible, qui va jusqu'à l'obsession et à la folie? L'orthodoxie ne donne pas de réponse facile à cette question; elle propose d'entrer dans ce mystère qui vit en nous: à partir de la conscience, qui porte la loi, qui professe et confesse la parole, le croyant va plus loin, vers le cœur qui accueille le mystère de la Présence, qui est comme le berceau, la grotte où naît l'Éternel et l'Inaccessible.

La *Philocalie* parle de deux types de foi. L'une est commune à tous les orthodoxes: c'est la foi dans laquelle nous sommes baptisés, dans laquelle nous vivons et espérons mourir. L'autre, qui est propre à quelques-uns, caractérise ceux qui, vivant dans une foi ferme et ayant rejeté toute connaissance, hésitation ou préoccupation, s'abîment dans la contemplation. Ce second type est fruit du premier. Le premier croit dans les trois Hypostases divines, dans l'incarnation, la rédemption, etc. Le second contemple, par les yeux spirituels, les mystères qui sont cachés dans l'âme et s'ouvrent, sous l'action de l'Esprit Saint, à ceux qui se nourrissent au repas du Christ. C'est ici le Consolateur même qui enflamme les forces de notre âme et habite secrètement notre cœur.

On trouve ici un écho de la conception des deux types de foi proposée par M. Buber: l'une croit dans les vérités immuables, l'autre est la confiance totale en Dieu. Animé par une telle confiance, le cœur qui croit reste bien sûr un cœur humain; parfois cependant la description du cœur faite par les mystiques orthodoxes cesse d'être celle d'un cœur humain; assiégé par les esprits mauvais, le cœur devient la demeure même de Dieu en la personne de l'Esprit Saint. Cette intuition, particulièrement éclairante pour la vie dans l'Esprit, est exprimée par Dostoïevski: «La beauté est la bataille où Dieu combat le diable et le lieu de cette bataille est le cœur humain.» Le cœur est en vérité le lieu d'un **combat. Dieu lui-même lutte en nous pour y trouver sa place.**

3. Le lieu de Dieu: la conscience et le silence

Le repentir est donc la voie par laquelle le cœur s'achemine sans cesse vers cette présence qui naît, se manifeste en lui au fur et à mesure qu'il s'enfonce à l'intérieur de son être. Il est la voie du retour du cœur à soi-même et de la découverte par l'homme de son propre mystère, qui est son essence.

Le paradigme de ce retour nous est offert par la parabole du fils prodigue. Celui-ci se tourne vers son père non seulement comme fils, mais comme fils prodigue, ayant gaspillé la richesse initiale reçue du père et gardant une mémoire infaillible de cette richesse et de sa perte. Le repentir se fraie un chemin dans cette mémoire de la richesse perdue.

Il y a là une caractéristique essentielle de la foi chrétienne, qui se présente toujours comme une reconnaissance. La foi, même celle qu'on découvre pour la première fois, sans souvenir attendri de la petite enfance, ne survient pas comme imposée du dehors, mais comme la «richesse» qui nous appartenait depuis toujours et habitait notre cœur ou notre mémoire en secret. La découverte de la foi provoque notre mémoire et nous amène à reconnaître qu'elle existait en nous avant même la rencontre face à face. Le cœur humain possède ainsi une mémoire de la grâce ou de la «propriété» de Dieu.

La prière du bon larron, crucifié à côté du Sauveur, révèle cette prise de conscience et ce réveil de la conscience qui sauve: «Souviens-toi de moi quand tu entreras dans ton Royaume.» La prière du bon larron est tout de suite exaucée, car Jésus entend son cœur et voit que le Royaume est déjà ouvert en lui. Avant de demander à Jésus qu'il se souvienne de lui, le bon larron s'est souvenu de Dieu, dans son cœur. Et ce souvenir a ouvert toutes grandes les portes du Royaume, qui était proche de lui.

À la lumière de cet exemple, on comprendra que l'être humain peut à tout moment raviver en lui la conscience de la présence de Dieu, de son Royaume et de la richesse de sa grâce toujours offerte. Sa présence — qu'expriment les images de l'ombre ou de la «silhouette» (Claude Vigée) — s'exprime d'abord dans la conscience, qui est notre mémoire de Dieu et nous révèle aussi les deux ennemis de Dieu: le péché et la mort.

Dieu et sa grâce, ainsi que ses deux antipodes, constituent le contenu de notre mémoire la plus profonde, notre conscience de l'être et du néant. Le salut de l'âme se joue dans son acquiescement à la grâce, dans la lutte contre le péché et le passage à travers la mort. Dans ce combat se conquiert le véritable silence intérieur, lieu de rencontre de Dieu et de son Royaume, instrument

aussi qui réveille notre mémoire et la rend plus proche des réalités à venir.

4. «J'existe mon cœur»

Ces premières observations nous conduisent à l'interrogation qui est à la base de notre réflexion: où et comment le mystère du Dieu Vivant naît-il et vit-il en l'homme? Une réponse a déjà été ébauchée au cours de nos premières observations: le lieu de son habitation est le cœur qui écoute et prie, dans le silence toujours reconquis.

«J'existe mon corps», dit Jean-Paul Sartre dans *L'Être et le Néant*. «J'existe mon cœur», peut dire l'homme qui lit la Bible et vit son message. Pour l'homme de la Bible, en effet, le cœur est bien le noyau de l'être spirituel et corporel, le lieu du dialogue permanent avec Dieu le Créateur, qui lui donne son esprit (*ruah*), la source de la vie.

«J'existe mon cœur»: ces mots expriment combien le cœur est la base et le soutien constant de l'existence de l'homme et de son action. «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit.» L'homme de prière donne à ces paroles une signification propre: le «Tu» qui aime vraiment cherche à appartenir à Celui qu'il aime. Il veut qu'un et Un soient unis. Unis comment? Il veut que ce lieu du silence et du mystère — l'essence de son existence — soit uni de la manière la plus totale avec l'essence et le mystère de l'Autre qui se donne à lui et lui demande le don inconditionnel de lui-même. De son cœur et de son corps il fait un lieu de rencontre, un autel où il offre un sacrifice permanent, véritable sacrement du contact et de l'approche de Dieu.

Celui qui cherche Dieu dans les voies de l'Église d'Orient pourrait dire dans le même sens: «J'existe mon cœur qui cherche à prier», ou simplement: «J'existe ma prière et mon existence est l'expression de l'amour pour Dieu, qui lui-même est Amour. Mais je n'en suis pas digne et je ne le serai jamais. Je ne peux qu'implorer son pardon et sa miséricorde. Je ne peux que répéter son nom qui est mon salut.»

«Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur!» Cette prière peut être réduite au seul nom de Jésus, Emmanu-El, Dieu avec nous. Ce nom invoqué forme le cœur de la prière, son contenu, son vœu et son accomplissement. Cette prière, qui forme, dit-on, l'âme de l'orthodoxie, n'est donc qu'un instrument du silence qui nous habite. Elle contient en elle-même le secret de **son attrait spirituel et de sa force vitale. Sa longue histoire passe,**

de manière implicite, à travers toute l'Écriture Sainte, car le cœur qui prie cherche à lire la Bible comme le livre du mystère dévoilé ou plutôt comme un mystère qui s'éclaircit au fur et à mesure où nous y entrons et le vivons. Lors de cette lecture du Livre Saint — qui n'est pas l'apanage des seuls croyants —, un voile est posé sur le cœur de celui qui lit, dit saint Paul (*2 Co 3*, 14). Seule la conversion au Christ fait disparaître le voile, car elle nous met devant sa présence réelle, transmise par son nom. Ce nom est un «miroir de la gloire» révélé par l'Esprit. Lui, l'Esprit, dévoile le Christ qui cherche à nous joindre par sa Parole et qui fait son chemin à travers ses images et ses noms. Son histoire, sa venue au monde, peuvent être lues comme son «dévoilement» progressif dans le cœur qui l'écoute ou dans le cœur qui se libère et s'ouvre par l'action de l'Esprit.

«Mon fils, donne-moi ton cœur», disent les Proverbes (*Pr 23*, 26). Il s'agit en réalité d'un échange, car, selon les paroles de Jérémie, le cœur donné à Dieu sera rénové, «circoncis» et restitué. Le cœur donné au Seigneur devient ainsi un lieu de naissance pour le mystère du Nom de Dieu.

5. Le dévoilement du Nom: la création

Dès les premières paroles de la Bible, tout le mystère de l'homme est déjà proposé. «Dieu créa l'homme à son image...» (*Gn 1*, 26-27). Quelle image? Et quelles propriétés rapprochent l'homme «sur la terre» de Dieu «dans les cieux»? Quelle mesure ont-ils en commun? La vérité, la bonté, la beauté, la sagesse, que l'homme porte en lui-même, reflètent quelque lumière qui vient d'au-delà. Mais ces termes resteront toujours les noms que l'homme donne aux choses. Cette capacité de communiquer aux choses les noms que Dieu leur confère est un aspect important dans son union avec le Créateur, car le nom contient le pouvoir de créer. Créer du bien mais aussi du mal.

Dieu dit: «Que la lumière soit.» Et la lumière fut. De façon analogique l'homme dira: «Que la beauté, que la vérité... soient.» De la nébuleuse de nos perceptions, de la confusion de nos pensées surgissent alors l'ordre et l'harmonie, la joie et la mémoire, le concept et la définition. Et cependant beauté et vérité existaient avant d'être nommées par l'homme. Elles faisaient partie de cette lumière créée «au commencement». Et la capacité de saisir et de reproduire cette partie «humaine» de la beauté est aussi la propriété de la lumière initiale qui «éclaire tout homme».

«Dieu vit que la lumière était bonne.» Les yeux de l'homme, même pécheur, sont capables de voir cette lumière et, de ce fait,

l'homme est capable de nommer. Cette capacité de donner des noms pour désigner ce qui est bon ou mauvais remplit toutes nos croyances et toute l'histoire de l'homme. Dans le don initial du nom, tout est en quelque sorte déjà présent: la religion — où l'on se tourne vers Dieu, le Seigneur, pour le nommer — et aussi la possibilité du salut par l'invocation de ce nom. «Vois, je te propose la vie et la mort...» (*Dt 30*, 19). En choisissant d'aimer le nom et la loi du Seigneur, l'homme choisit la vie.

Or le mystère de l'image est encore plus profond. Insaisissable à travers les concepts inventés ou les lois formulées par l'homme, ce mystère ne trouve sens qu'à partir du visage de Dieu qui se révèle: révélation parfaitement accomplie en la personne du Christ, en qui est pleinement manifesté le mystère de l'image. «Et nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons, comme en un miroir, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image» (*2 Co 3*, 18).

L'image est la source de la vie divine en l'homme. Elle le transforme, l'envahit, le remplit. L'homme, créé à l'image de Dieu, a obscurci cette image après sa chute. Le Christ la restaure, mais c'est à l'homme qu'il revient de se retourner vers elle, de la retrouver dans le Nom de celui qui la crée. La création appelle la théophanie qui doit mûrir et se manifester dans toutes les créatures.

6. La découverte du Nom: Abraham

«Yahvé dit à Abram: 'Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom, qui servira de bénédiction'» (*Gn 12*, 1-2).

Avec Abraham commence (ou plutôt continue) l'histoire du retour de l'homme vers Dieu. Le moment du premier sacrifice est arrivé. Pour s'approcher de Dieu, Abraham doit s'éloigner de sa maison et de son pays. Il doit d'abord rompre certains liens naturels, tranchant ainsi comme une partie de son âme. Dans cette coupure on devine la figure du renoncement à soi, l'étape initiale du repentir du cœur. Abraham suit la voix de son Dieu. Dans son nouveau pays, «il bâtit un autel à Yahvé et il invoqua son nom», dit la Bible. L'invocation du nom du Seigneur est la forme initiale et visible de sa foi. Mais ce Nom n'est pas encore prononcé. La première liturgie que l'homme célèbre provient du grand silence, le silence plein du Nom agissant mais caché.

7. La lutte pour le Nom: Jacob

Le Nom, pourtant, doit être dévoilé. La longue histoire du dévoilement est aussi celle de la naissance difficile de la prière du cœur. On le voit dans la lutte nocturne de Jacob avec l'ange (*Gn 32*, 25-31; cf. *Os 12*, 4-5).

Comment un homme mortel peut-il ainsi prendre l'ascendant sur Dieu? Texte difficile, que tentèrent d'interpréter les Pères de l'Église. Ainsi, pour Théodoret de Cyr, c'est avec le Fils de Dieu que lutta Jacob et c'est de ce Fils qu'il reçut la bénédiction. Mais son Nom reste encore mystérieux (cf. *Jg 13*, 17) et Jacob ne veut pas le lâcher, car la présence de Dieu est déjà là en tant que mystère, en tant que sainteté, en tant que bataille. Jacob lutte pour la bénédiction et le nom, et il y a là comme une représentation de la prière intérieure, dans laquelle l'homme passe également par des moments de lutte d'où il sort parfois blessé.

Alors que le nom de l'Ange n'est pas livré, celui de Jacob comme celui d'Abram a été changé. Jacob reçoit le nom théocratique d'Israël, signe que, dans son approche de Dieu, l'esprit naturel ne peut, par ses propres forces, aller plus loin que quelques pressentiments. La prière ou la lutte du cœur pour acquérir le Nom de Dieu prépare la voie à sa venue, à sa grâce, qui donne la connaissance authentique, celle qui provient de la révélation et est une illumination personnelle, une rencontre face à face comme pour Jacob. Or la voie vers cette révélation est longue.

8. La révélation du Nom: «Je suis Celui qui suis»

«Je me suis manifesté à Abraham, à Isaac et à Jacob sous le nom d'El Shaddaï, mais je ne me suis pas fait connaître sous mon nom de Yahvé», dit le Seigneur à Moïse (*Ex 6*, 3).

«Le nom de YHWH est une révélation de sa Personne, une expression de l'essence divine», dit un moine de l'Église d'Orient. À la question: quel est ton nom? Dieu répond: «Je suis Celui qui suis» (*Ex3*, 14), Nom qui est au-dessus de tout nom, de toute notion et définition humaine qui délimiterait sa souveraineté ou enfermerait sa présence. Et son «Je suis» dépasse infiniment n'importe quel «je suis» d'une créature. «Je suis Celui qui suis» désigne un Être apophatique qui ne peut lier son essence à aucun nom, à aucun mot et ne peut être approché que dans l'adoration et le silence sacré.

Lui, le Créateur du ciel et de la terre, est l'origine de tout être et de toute parole, une origine qui ne coïncide avec aucun être créé.

Une distance énorme existe donc entre eux, et cependant il se révèle aux êtres humains, attendant d'eux qu'ils le reconnaissent et le confessent, devenant Dieu avec eux. Lui, le Silence, s'exprime dans sa parole. Lui, l'Immuable, se manifeste dans sa descente. Cette parole et cette descente tissent un lien vivant entre lui et les hommes. Cette parole — la Loi — est beaucoup plus que la réglementation de la vie, elle est la vie même. «Car la Parole est tout près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu la mettes en pratique» (*Dt 30*, 14).

De nouveau nous sommes ici devant le mystère de la prière, qui est transformation du cœur pour accueillir «Celui qui est» ou plutôt «Celui qui doit devenir ce qu'il sera» dans le cœur humain, ou comme une voie d'accès au silence de la Parole, à la Lumière infinie.

9. La demeure du Nom: le temple et la foi

Toute la Bible peut être lue comme l'histoire du Nom de Dieu qui se donne à connaître aux hommes. Histoire de sa découverte, de sa révélation, mais aussi histoire de sa coexistence avec les humains. À certains moments de cette histoire, en effet, les hommes apprennent à coexister avec ce Nom et à lui consacrer un lieu, distinct des autres, un espace physique qui exprime sa présence parmi nous et en nous. La prière du roi Salomon, lors de la consécration du temple, a des mots justes pour décrire cette habitation du Nom:

> Mais Dieu habiterait-il vraiment avec les hommes sur la terre? Voici que les cieux et les cieux des cieux ne le peuvent contenir, moins encore cette maison que j'ai construite! Sois attentif à la prière et à la supplication de ton serviteur, Yahvé mon Dieu, écoute l'appel et la prière que ton serviteur fait aujourd'hui devant toi. Que tes yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison, sur ce lieu dont tu as dit: «Mon nom sera là.» Écoute la prière que ton serviteur fera en ce lieu de ta demeure... Toi, écoute du lieu où tu résides, au ciel, écoute et pardonne» (*1 R 8*, 27-30).

Par sa prière, Salomon ne consacre pas seulement le temple comme lieu du culte, il indique aussi le sens d'un lieu de culte intérieur à l'être humain lui-même. Tout en rétablissant la présence divine dans un temple construit de ses mains, alors même que le ciel et la voûte céleste ne peuvent la contenir, il fait de ce temple construit «en son nom» le lieu de rencontre du «moi» **humain avec le «Toi» divin qui le surpasse toujours et se tient à ses côtés.**

Cet espace intérieur où réside le Nom de Dieu est le prototype ou l'image de la foi. Ce lieu — où nous voyons et entendons ce «Toi», où il nous parle, nous cherche, nous juge et nous aide, et où nous apprenons nous-mêmes à répondre et à aimer —, ce lieu nous apprend que le plus important dans la foi, ce n'est pas de reconnaître Dieu, mais à l'improviste de nous reconnaître nous-mêmes comme aimant Dieu. Personne ne nous a inspiré cet amour de l'extérieur, il a toujours été en nous, bien que nous l'ayons perdu (et continuions à le perdre) au bénéfice du transitoire. Son aspect imprévu ne ternit jamais, même si la foi a été inculquée dès l'enfance. Car en vérité la foi n'est autre chose que le don de l'amour, qui écoute Celui qui le porte en soi et lui obéit.

10. L'incarnation du Nom: Emmanu-El

La venue du Christ dans l'histoire des hommes transforme cette histoire. La foi d'Abraham, de Moïse, des Prophètes dans le Dieu unique et transcendant reste toujours la même, mais l'objet de cette foi est devenu proche et visible tout en restant ineffable et incompréhensible. La foi est devenue un paradoxe vécu, mais qui ne peut être vécu jusqu'au bout. Ce bout n'existe pas. La foi est aussi un devenir de la réalité qui s'ouvre en nous et se manifeste.

«La foi est garantie des biens que l'on espère, la preuve des réalités que l'on ne voit pas» (*He 11*, 1). Certaines «choses» deviennent réelles parce qu'on les reconnaît et les cherche avec espoir et inquiétude. Mais notre espérance même est déjà une attirance exercée par ces «choses» qui nous sont données comme le dévoilement du fondement, de l'essence ou de la substance de ce que nous attendons. L'avertissement de la foi apporte la nouvelle qui manifeste l'essence de l'Invisible, le nom de l'Innommable. En d'autres termes, nous ne croyons pas aveuglément à quelques postulats dogmatiques, mais par la foi nous portons le témoignage de l'enracinement de notre espérance, de cette réalité de la Lumière — ou du Nom — qui est en nous.

Cette réalité a un nom: Emmanu-El, Dieu avec nous. Jésus dans sa prière sacerdotale a dit: «J'ai manifesté ton nom aux hommes...» (*Jn 17*, 6), signifiant par là que la présence de Dieu dans son nom est désormais ouverte pleinement. Il peut être adoré, glorifié et vécu dans sa plénitude. Dieu peut devenir notre vie même, notre respiration, le battement de notre cœur.

Il est avec nous au fond de notre être même, bien que rejeté par notre existence. «Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas accueilli» (*Jn 1*, 11). Sa mort sur la croix fait partie de n'importe

quelle aventure humaine. L'homme qui prie vraiment sait que le Nom de Dieu n'a pas été reçu et que nous ne sommes pas prêts à être sa demeure. Voilà pourquoi l'Église orientale propose comme «chemin royal» de la foi et de la vie en Dieu une purification permanente, qui va jusqu'à l'offrande de son cœur à la cohabitation avec Dieu. Pour y parvenir, une longue éducation spirituelle et le combat intérieur sont nécessaires. Appelé à devenir le temple du Nom divin, l'homme n'en est pas digne. Tel est le sens de l'ascèse, qui transformera finalement le repentir en jubilation. Telle est aussi la voie secrète de la «prière de Jésus» ou «prière du cœur».

10. La sanctification du Nom: la paternité spirituelle

«Que ton nom soit sanctifié!» Comment sanctifier le Nom? Comment le vivre jour après jour? Ceux qui ont tenté et vécu cette expérience l'expriment dans un langage parfois dur et extrêmement concret, où chaque parole est tirée de l'expérience vécue. La difficulté de la prière du cœur commence avec la simplicité de ces cinq ou sept paroles qui sont à la portée de tous les chrétiens, même de ceux qui sont plongés dans la vie du monde. Mais les fruits que la pratique régulière de cette prière est capable de donner dépassent les degrés les plus hauts de la contemplation. Ici se situe aussi le «danger» de cette prière, où l'on risque de considérer la «douceur» de la prière comme un but en soi, en la dissociant de l'attitude pénitentielle qui doit être notre état permanent.

Certes l'invocation du Nom est simple, mais son usage régulier demande d'être guidé spirituellement par un «starets», qui a une expérience plus riche de la vie de prière. La paternité spirituelle est en effet basée sur la sagesse de la prière et la connaissance expérimentée du monde des esprits. Un grand courage est donc requis, tant du disciple, qui remet sa volonté, son identité et le destin de son âme à un autre être humain, que du guide lui-même, qui prend sur ses épaules une responsabilité vis-à-vis de l'autre.

«Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous», dit saint Paul (*Ga 4*, 19), évoquant à dessein les douleurs de l'enfantement pour suggérer la paternité spirituelle. Il s'agit bien ici de la naissance du Fils de Dieu et de son Nom dans l'âme qui est prête à lui donner abri. La différence entre le guidé et celui qui le guide est que celui-ci est déjà allé plus loin vers la «formation» du Christ, tandis que celui-là, dans la prière, voit l'image du Christ par les yeux

de sa foi. C'est la foi du disciple qui forme aussi l'image du Christ dans l'âme de son maître.

L'aide d'un guide spirituel est surtout nécessaire lorsqu'avec la prière de Jésus nous entrons dans les domaines de notre âme que nous ne connaissons pas nous-mêmes et où l'homme de Dieu peut reconnaître la présence de Dieu ou du démon. Cette prière brise en effet les coquilles et les protections, elle dénude spirituellement, désarme devant Dieu comme devant les forces du mal. L'âme doit lutter pour chercher son Dieu et adhérer vraiment à lui. La pratique de la prière de Jésus est ainsi liée à la vigilance contre les forces du mal qui assiègent le cœur.

En même temps, la prière de Jésus est une confession de la foi chrétienne. Elle est la «somme de l'Évangile», dit le pèlerin russe. En quelques paroles, elle professe en effet plusieurs vérités fondamentales du christianisme en même temps qu'elle dit notre petitesse devant le mystère de Dieu, que la raison ne peut saisir mais que le cœur est capable de vivre. Tel est le sens de la prière de Jésus: remplir le cœur par le nom du Dieu Vivant, qui porte en lui tout le mystère de sa présence. Présence totalement gratuite, mais qui doit être gagnée, libérée par le travail du cœur qui prie. Ce don total au Seigneur est bien exprimé dans *La Philocalie*, qui est devenue un guide spirituel pour ceux qui n'ont aucun guide:

> La prière faite avec attention et sobriété, sans aucune autre pensée ou imagination, avec les paroles: «Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu», livre notre esprit à notre Seigneur Jésus-Christ, et par les paroles: «aie pitié de moi», elle le rend à lui-même, car il ne peut prier qu'à partir de lui. Mais quand il arrive à l'amour parfait, alors, ayant reçu son salut, il se donne entièrement au Seigneur seul[2].

Selon la tradition des Pères, cette prière doit être prononcée sans cesse — chez soi, au travail, pendant le repas, même pendant le sommeil. Les priants témoignent que la pratique de cette prière aide énormément aux moments des dangers ou des épreuves difficiles, et que le nom de Jésus est aussi avec nous aux moments de joie et de grandes fêtes, car lui seul est le fondement de notre vie.

La prière est aussi travail de notre raison, sans être cependant une activité intellectuelle au sens propre. En effet la prière authentique intègre la raison, qui est invitée à descendre dans le cœur et à l'habiter. Cette descente est chose difficile, car souvent, saisie par les distractions, la pensée résiste et s'écarte de la prière. Et souvent aussi le cœur résiste, assiégé par les esprits de ce

---

2. ***La Philocalie*** **(cité *supra*, n. 1), p. 368.**

monde, par ce que les ascètes appellent les «passions». Pour vaincre ces résistances l'homme de prière doit mener un combat intérieur. Celui-ci est un art très développé, qu'ont élaboré ceux qui l'ont mené. Ce combat pour acquérir notre libération intérieure n'est pas violence exercée sur nous-mêmes au nom de quelque pureté impossible, c'est le retour sur nous-mêmes et notre propre nature, illuminée par la grâce baptismale, par laquelle a été actualisée la grâce de notre propre création.

12. La pratique de la prière: le saint

Parmi les nombreuses descriptions de ce combat intérieur propre à la prière, attardons-nous à celle qu'en donne saint Nil Sorskij (1433-1508), qui fut disciple des Pères athonites et introduisit en Russie la pratique de l'hésychasme ou prière du cœur.

Nil insiste d'abord sur le fait que chaque vie spirituelle est un combat. Ce combat, pour être victorieux, doit être mené dans la solitude, le silence, le contrôle des pensées, l'esprit d'obéissance aux commandements de Dieu. Son but est la pureté de l'âme, de l'intellect et surtout du cœur, car Dieu ne fait sa demeure que chez les cœurs purs. La pureté parfaite commence avec le silence intérieur, qui est contrôle de tout ce qui vient à l'esprit. L'âme qui prie est une âme qui lutte, qui mène son combat contre les images et les passions qui veulent la posséder. Le tumulte intérieur, insiste Nil, vient des «choses qui déplaisent à Dieu». Mais si nous réussissons à garder le silence total en nous et en dehors de nous, nous vivons, dit-il, «selon les commandements de Dieu et en communion intérieure avec lui». C'est ainsi qu'il distingue prière «au-dedans» et prière «au-dehors»:

> Quand vous êtes conscient que la douceur de la grâce divine travaille en vous et quand la prière œuvre dans votre cœur, alors vous devez persévérer. Ne l'interrompez pas, ne vous levez pas pour chanter des psaumes, aussi longtemps que Dieu juge bon de continuer son œuvre en vous, car agir ainsi serait quitter Dieu qui est au-dedans pour l'invoquer au-dehors, comme si l'on devait laisser les sommets pour descendre dans la plaine. Vous chasseriez la prière et priveriez votre intellect du silence au moment exact où l'*hésychia*, d'après le sens même du mot, réclame que l'intellect soit gardé dans la paix et une tranquille quiétude...
>
> Dieu est paix. Il est étranger au bruit et à l'agitation. Aussi, quand vous êtes plongé dans la prière mentale, ne cédez pas à la tentation de laisser entrer les représentations d'images ou de visions, car les rêveries et les mouvements tyranniques ne cessent pas automatiquement au moment où l'esprit entre dans le cœur et

prie. Seuls ceux qui résistent à ces pensées distrayantes et en triomphent, s'attachant à Jésus-Christ d'un cœur ferme, obtiennent la grâce du Saint-Esprit[3].

L'*hésychia* veut dire la sagesse du silence intérieur acquis, elle est la prière purifiée de toutes pensées, de toutes images bonnes ou mauvaises. Le silence est ici liberté par rapport à tout ce qui occupe notre âme. Il porte en lui une grande présence, qui se réveille avec la prière. Mais le combat de la libération et de la purification est à peine commencé.

Saint Nil, à l'exemple des Pères athonites, élabore une dialectique très fine de ce combat. Une élaboration analogue se retrouve chez tous les maîtres de la prière, qui comparent ce combat à la résistance active au développement d'une maladie ou d'un asservissement. Une première séduction est celle de la pensée, de ses images et de ses «suggestions», à travers lesquelles agissent des énergies. C'est contre celles-ci — et non contre sa propre nature — que l'homme de prière doit lutter.

Un autre degré de l'asservissement, selon saint Nil, est celui du «colloque». Ici notre ennemi devient notre interlocuteur. Des arguments sont proposés par celui qui veut nous asservir, par lesquels il cherche à nous plaire, à nous convaincre. Il s'agit de la tentation. Lorsque celle-ci se déclare ouvertement, alors commence le combat, c'est-à-dire la résistance de notre volonté. Si nous ne nous opposons pas à la tentation, si nous ne la chassons pas et que nous sommes attirés par les images du péché, notre âme est captivée. C'est dans cet état de captivité, où nous avons donné notre consentement à la tentation surgie de l'extérieur de nous, que naît la passion, qui nous possède et nous lie.

À cette dialectique de l'asservissement, comportant cinq degrés (suggestion, colloque, combat, captivité, passion) s'oppose une autre dialectique, celle de la libération dans la prière, celle de la purification à la source d'eau vive. Elle comprend également cinq degrés. Il s'agit toujours de la prière de Jésus, qui commence comme une prière orale où toute notre attention se centre sur le nom de Jésus. Lorsque nous sommes suffisamment exercés à cette prière, elle devient intelligente, elle est activité mentale plus

3. NIL SORSKIJ, *Ustav* (Règle), p. 25-26. Sur la vie et l'œuvre de Nil Sorskij, cf. É. BEHR-SIGEL, art. «Nil Sorskij», dans *Dictionnaire de Spiritualité,* t. XI, Paris, Beauchesne, 1982, col. 356-367; voir aussi *Saint Nil Sorsky* (1433-1508). *La vie, les écrits, le skite d'un starets de Trans-Volga,* édit. S.M. JACAMON et A. LOUF, coll. Spiritualité orientale, 32, Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1980.

que l'activité de notre bouche. Si ensuite notre raison s'unit avec notre cœur — tous les maîtres de prière insistent beaucoup sur cette union —, la prière de Jésus devient intelligence cordiale; notre raison poursuit ici le travail de la prière dans notre cœur même.

Les efforts ne s'interrompent pas et nous avons déjà les premiers fruits visibles: la prière devient dynamique, elle se fait par elle-même, apparemment sans notre travail. La raison n'a plus ici à utiliser toute notre volonté pour descendre au cœur, le cœur lui-même attire la raison et toute notre activité intellectuelle.

Ensuite cette prière, si elle se poursuit, devient la manifestation permanente de la grâce; selon les paroles d'un starets, elle agit en nous comme un feu tendre qui ne brûle pas, mais nous porte à la source même de l'amour de Dieu et nous ouvre à la contemplation de la Lumière incréée. C'est dans cet état que nous devenons «un lieu de ta Demeure», un temple consacré par le Nom qui habite en nous et où, comme dit saint Paul, «si je vis, ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi» (*Ga 2*, 20).

13. En conclusion... Un sacrement du «cœur pur»

Ce que nous avons essayé de faire ici est de lier la prière avec le dévoilement du Nom sacré qui s'ouvre et se réveille dans le cœur humain. Ce réveil, qui a son histoire pleine de révélations et de merveilles, ne concerne pas seulement les hommes de prière. Les moines, ces grands «guerriers» contre les esprits mauvais et les passions, nous devancent simplement dans le combat invisible qui se mène au cœur de l'humanité et y opère de manière invisible le dévoilement et la sanctification du Nom de Dieu.

Dans la théologie orthodoxe ce combat est décrit comme une synergie, une œuvre commune de Dieu et de l'homme. Tout ce que l'homme fait pour s'approcher de Dieu et tout ce que Dieu réalise pour s'approcher de l'homme et de la famille humaine, crée un espace de rencontre où se réalise le mystère de leur «œuvre commune» dans la création.

Ce que nous appelons le «cœur pur» est le premier fruit de cette œuvre synergique. Le cœur pur est le sacrement que Dieu célèbre dans l'homme. Dans ce sacrement le cœur de l'homme opère la transmutation dans le Nom de Dieu et ce Nom annonce sa présence réelle, eucharistique. Le cœur est réellement transformé et transfiguré par le Nom en qui il existe maintenant. Il a changé sa substance de chair pour acquérir une substance divine. «Dieu est devenu homme par nature afin que les hommes deviennent Dieu par grâce», disaient les Pères de l'Église.

I-25124 Brescia Vladimir ZIELINSKY
Via Repubblica Argentina, 42

Sommaire. — L'article examine le rôle du cœur dans la tradition spirituelle orthodoxe. Selon l'enseignement de *La Philocalie*, nous ne pouvons trouver notre «moi» authentique, qui cache la présence réelle de Dieu, que sur la voie du repentir et de la purification intérieure. Dieu a son «espace» dans notre cœur. L'homme qui cherche Dieu doit donc apprendre, dans la prière et l'obéissance filiale à la tradition des grands priants, à laisser le nom de Dieu se découvrir dans la profondeur de son cœur. Le processus de cette manifestation graduelle du Nom a son analogie avec l'histoire du Nom dans la Bible, de la Création à l'Incarnation.

Summary. — The article treats with the role of the heart in the Orthodox spiritual tradition. According to the teaching of *Philocalia*, we can find our true self which conceals the real presence of God only on the way of repentance and interior purification. God has his «space» in our heart. Man who looks for God should learn, in filial obedience to the tradition of the Fathers and in humility, to let the name of God discover itself in the depth of his heart. The process of this gradual discovery of the self-manifestation of the Divine Name has its symbolic analogy in the story of God's name in the Bible from the Creation to the Incarnation.